Document generated on 04/19/2024 8:59 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le temps des tendresses maternelles

Gilles Archambault

Number 91, Fall 2001

Eaux

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14609ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Archambault, G. (2001). Le temps des tendresses maternelles. *Moebius*, (91), 55–62.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Gilles Archambault

Le temps des tendresses maternelles

«Ah! ça été pour moi le bon temps
des tendresses maternelles.»
Baudelaire, *Lettres à sa mère*

Quelle journée à oublier! Rien ne semble aller pour Martin. Pour commencer, la voiture qu'il a dû laisser au garage. Rien de très important selon l'employé. Tu parles, mille dollars au moins! Cette somme pour un aileron à peine cabossé? «Vous avez des assurances, non?» avait répliqué le même zigue avec insolence.

Avec le résultat que Martin est au volant d'une voiture de prêt dont il ne connaît pas bien le maniement. Il conduit nerveusement, trop vite, brûlant quelques feux rouges. Les assurances, les assurances, comme si elles réglaient tout. Et puis, il en est à son troisième accrochage en six mois. Les frais de franchise, il les accumule à un rythme prohibitif.

Par cet après-midi de février, alors qu'il neige abondamment sur Montréal, il se dirige vers le logis de sa mère. Quand il a des soucis d'argent – il en a souvent –, c'est toujours elle qui vient à son secours. Pas normal à 43 ans, il le sait. Chaque fois, il promet de s'amender, de mieux se débrouiller, mais il succombe avec gourmandise.

S'il n'y avait que l'aileron à remplacer, il ne s'inquiéterait pas outre mesure. Mais il a d'autres dettes, des mois de loyer impayés, deux pensions alimentaires en souffrance. Non, vraiment, l'aileron n'est qu'un problème parmi d'autres.

Quand il a un peu bu et qu'il est en présence d'un ami sûr, Martin avoue qu'il est un raté. Jusqu'à 30 ans, il a cru être photographe d'art. L'une de ses expositions a même fait le tour du Canada. Puis il s'est métamorphosé

en imprésario. Ses artistes, des vedettes de la chanson trop tôt disparus de la scène. À travers tout ça, deux mariages, trois enfants, des femmes d'abord éplorées puis transformées en harpies. Des succès avec les femmes, il en obtient encore quelquefois. En réalité, dès qu'il s'en donne un peu la peine. «Comment elle s'appelle, ta nouvelle flamme?» lui demande souvent sa mère pour le taquiner. Il fait l'étonné, tergiverse, finit par admettre qu'elle se nomme Emmanuelle, Kim ou Annie. Longtemps, sa mère s'est même amusée de sa frivolité. Depuis la faillite du second mariage, elle trouve plus inquiétante sa dispersion. Il a largué Lucie et ses trois enfants pour une gourgandine qui l'a laissé tomber au bout de six mois. «Et tes enfants, comment vont-ils?» lui demande-t-elle parfois. Il répond évasivement ou donne des détails à n'en plus finir.

Aujourd'hui, 22 février, Martin est au plus bas. Aucun revenu sérieux depuis au moins cinq semaines. Son dernier chèque de paye, un séjour de deux semaines dans une agence de voyages dirigée par un ami. Un très mince chèque, car il était plutôt absent du bureau et fort impatient devant les clients indécis ou trop radins. Prétextant une migraine soudaine, il était rentré à son appartement en catastrophe pour n'en plus ressortir pendant un week-end entier.

Martin espère que sa mère sera de bon poil. Elle est maintenant sa seule bouée de sauvetage. Aucune autre femme ne peut l'aider pour l'instant. Les hommes, il n'y compte plus. Il doit déjà quelques petites sommes à sa mère, mais elle ne sait pas lui refuser. Ses ennuis pécuniaires, elle les met au compte de sa malchance. «Maman a confiance en moi, elle connaît ma valeur, elle n'ignore pas que je suis un bourreau de travail et qu'un jour la guigne qui s'attache à moi m'abandonnera.» Et il racontera, pour la vingtième fois peut-être, qu'il attend des rentrées imminentes, qu'un artiste (jamais le même) ne lui a pas rendu l'argent qu'il lui a avancé.

Qu'il aime sa mère sincèrement, voilà qui ne fait aucun doute. Quand Denise avait tenté d'accuser sa belle-mère de s'immiscer dans leur relation, il avait pris sa défense. Il voue même à sa mère une dévotion sans bornes. «Tu es une sainte femme», lui dit-il parfois en la remerciant

d'un chèque avancé en temps opportun. Il est d'ailleurs bien près de le croire. Lucie voyait même en lui un fils plutôt qu'un mari.

Le trajet qui le mène du centre-ville à la maison de banlieue qu'habite sa mère à Saint-Laurent lui paraît interminable. C'est dans ce petit bungalow que Martin a vécu la fin de son enfance, son adolescence et le début de sa vingtaine. Il en connaît les moindres recoins. Sa mère a même laissé sa chambre intacte. Il peut venir y passer la nuit quand bon lui semble. Combien de fois a-t-il profité de l'occasion? Trois probablement. À la suite de la rupture avec Lucie sûrement, un mois d'affilée. Puis lorsqu'il a dû déposer son bilan, l'an dernier. Même si sa chambre lui rappelle de mauvais moments, Martin n'y pénètre jamais sans un pincement au cœur. À vrai dire, il ne s'est jamais tout à fait habitué à ses appartements successifs. Avec ou sans les femmes qui ont partagé sa vie, il ne s'est reconnu qu'un seul véritable repaire. «Ah! retrouver mon cher petit nid!» dit-il souvent lorsque, rendant visite à sa mère, il est sur le point de lui soutirer quelques billets ou, encore mieux, un chèque.

Sa mère est veuve. Depuis combien de temps déjà? Martin a de moins en moins de mémoire. Environ dix ans. Sa mère a-t-elle vraiment aimé son mari? Martin n'en est pas sûr. Quand elle est en confidence, elle raconte parfois des incartades dont son mari se serait rendu coupable. Sans insister, tout simplement pour souligner qu'elle n'était pas sotte et qu'elle a bien vu que son mari n'était pas l'homme impeccable qu'il semblait être. Elle ajoute parfois: «J'en étais venue à la conclusion que tant qu'il me paierait des vacances à la mer, je ne dirais rien.» Sa mère ne vivait que pour ces trois semaines de janvier où elle se réfugiait avec une de ses sœurs à Hollywood, à proximité de Miami Beach. Sur les murs de sa chambre, un nombre impressionnant de photos la représentant en maillot de bain à plusieurs âges de sa vie. C'est dans l'eau qu'elle vivait, qu'elle se sentait dans son élément.

«Que diront de moi mes femmes à ma mort?» se demande parfois Martin sans toutefois s'attarder bien longtemps à la réponse. Une caractéristique de Martin, effleurer les choses et les gens. La vie comme un voyage

en auto. Aller le plus rapidement possible, ne jamais rester bien longtemps au même endroit. Quoi de plus ennuyeux à son sens que ces séjours à la mer dont rêve plus que jamais la vieille personne à qui il va parler tout à l'heure. Il a accompagné sa mère deux fois à l'adolescence, s'y est ennuyé à mourir. Plus tard, c'était après l'épisode Lucie, Lucie et leurs trois enfants, il s'est rendu à Nice pour une affaire qui n'a pas abouti. La plage en galets, détestable. Il a plutôt passé son temps au casino municipal. Il n'y a joué qu'une heure, flambant dix mille dollars. Le reste du temps, il a plutôt glandouillé devant les machines à sous, y engloutissant les pièces de un franc qu'il lui restait encore. C'était le jour même de ses trente ans, une Américaine de San Antonio l'avait invité à sa maison sur les hauteurs de Cimiez. Encore heureux de tomber sur cette inconnue providentielle, il n'avait plus un rond et avait même déménagé à la cloche de bois de l'Hôtel Suisse sur la promenade des Anglais. Quand il avait quitté la France quelques jours plus tard, il avait craint qu'on ne lui mette la main au collet à Charles-de-Gaulle. Il a toujours été froussard.

Mais qu'est-ce que sa mère trouvait tant à ces endroits de villégiature où l'on se baigne? Fuir l'hiver? Elle aimait la neige. «C'est simple, disait-elle, l'eau me fascine. Rien n'est plus beau que la vue de l'océan au soleil couchant. Et le matin alors, aux premières lueurs du jour, quel spectacle!» Depuis la mort de son mari, aucun séjour à la mer. Une année sur deux, elle loue plutôt un chalet à Sainte-Adèle, vue sur le lac, sa seule exigence. Martin va parfois passer quelques heures en sa compagnie et souffrirait mille morts plutôt que de rester à coucher. Sur la petite véranda, face au lac minuscule, il lui fait la conversation, se vante un peu, supporte qu'elle s'extasie une fois de plus sur la joie qu'elle éprouve d'avoir une étendue d'eau à sa portée. Quand elle lui montre des photos prises à la petite plage publique, il feint de s'y intéresser. Comment peut-il se soustraire à cette corvée puisque sa mère lui tend des clichés qui la montrent en compagnie de ses petits-enfants? Ainsi ce petit blond, c'est Benjamin, son propre fils? Comme il a grandi! En maillot de bain, sa mère ne fait pas son âge. Aucune trace d'embonpoint, les rides qui sillonnent son front sont à peine visibles.

Martin a peu d'amis, mais des tas de connaissances, de ces gens que l'on rencontre à l'occasion d'un lancement ou d'un cocktail. Parmi eux, un agent de voyages qu'il ne connaissait pas il y a un mois. Plus hâbleur que Martin, Roger parle sans cesse de billets d'avion dont il peut disposer. Toutes les destinations sont envisageables, à l'entendre. Tel-Aviv, Prague, Stockholm, Moscou paraissent à portée de désir. Pour un interlocuteur le moindrement perspicace, Roger passerait pour un simple bluffeur. Martin, qui a passé sa vie à s'illusionner et à jeter de la poudre aux yeux à la ronde, n'y voit que du feu. Il croit qu'en insistant auprès de Roger, un soir que ce dernier aura un peu bu au bar du Sheraton où il a ses habitudes, il lui offrira pour des clopinettes deux billets pour Nice. Il se ferait accompagner par Delphine ou Laurie. Delphine plutôt car elle dispose de quelques liquidités. Pourtant Laurie est plus désirable, plus facile à vivre, elle parle le français avec un léger accent qui le chavire.

La circulation est d'une lenteur. Quelle idée aussi d'avoir emprunté l'autoroute Décarie à cette heure! Il sort son portable. Le numéro de sa mère. Encore une fois, le répondeur. La voix nasillarde qu'elle a. Et la faute qu'elle commet, qu'il lui a souvent signalée et qu'elle s'entête à perpétuer. «Maman, tu n'habites pas une résidence, tu n'en a pas les moyens, mais tu as un domicile!» Une résidence, ce petit bungalow mal entretenu? Non, mais vraiment! Ce qu'elle peut être têtue! Mais où est-elle donc? Pas normal qu'elle ne réponde pas, elle qui ne sort jamais.

Hors de l'autoroute, enfin. Finis les bouchons. Un feu rouge. Il les additionne aujourd'hui. Tiens, le lambin de tout à l'heure vient de commettre un demi-tour. Évidemment, pas de policiers en vue. Ils ne sont jamais là au bon moment! Le portable, de nouveau. S'il appelait Delphine? Elle est secrétaire dans une entreprise d'artillerie lourde. Le patron, son père. Delphine est au poste.

— Bouchard et frères, mon œil, c'est Martin! Comment ça va?

— Comme ci, comme ça. Martin, je ne peux pas te parler bien longtemps. Le téléphone n'arrête pas de sonner.

— Laisse-le sonner et parle-moi.

— Où es-tu, là?

— En auto. Le resto, ce soir, ça te dirait?

— Pas possible. J'ai mon cours.

— C'est jeudi, j'oubliais. Un cours de quoi?

— Je te l'ai dit cent fois. Un cours de taï chi.

— Excuse-moi, j'oubliais que tu faisais maintenant dans la méditation. Demain soir alors?

— Pas libre. Je suis terriblement occupée ces temps-ci.

— Pas grave. À bientôt. Je t'embrasse.

Delphine a déjà raccroché. Juste au moment où il allait lui parler de ce petit voyage à Nice. Tant pis pour elle! Delphine aime se promener dans des costumes osés. La dernière fois, en Virginie, elle arborait un maillot brésilien, les fesses presque entièrement offertes, un cache-sexe minuscule. Heureusement, ils étaient sur une plage presque déserte. Le corps qu'elle a, sa démarche surtout. Dommage qu'elle soit si sotte. 37 ans, une cervelle d'oiseau, pas tellement habile en amour non plus. À certains moments, croit-il, mieux vaut être seul. Non, mais que veut faire cet imbécile au volant de sa Toyota bas de gamme? Trois fois qu'il le double pour le retrouver à nouveau devant lui. Tous pareils, ces conducteurs de voitures bon marché.

Si Delphine va à la mer cet hiver, ce ne sera pas avec lui. Elle ira montrer ses fesses ailleurs. Il essaie une fois de plus d'atteindre sa mère. Sans succès. Quand elle s'absente, ce n'est jamais que pour une heure ou deux. Une course au centre commercial, une visite chez le coiffeur. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé. Pour la première fois depuis son réveil, il se pose la question. À plus de 70 ans, tout peut arriver. Peu à peu, Martin s'inquiète. Après tout, aucune des femmes qu'il a connues ne lui a prodigué autant de soins, aucune ne l'a bercé sans espoir de retour.

«Je me suis parfois mal conduit envers elle. J'ai été un salaud.» Il ne s'aperçoit pas qu'il conduit maintenant moins rapidement. La Toyota le double sans qu'il s'en rende compte. Il imagine sa mère se baignant dans la Méditerranée. La pauvre vieille en parlait parfois. Elle s'y rendrait, croyait-elle, elle s'y rendrait au moins une fois. Il lui suffirait de vendre la maison pourtant grevée d'hypothèques et d'oser. «Mais ose donc!» lui disait Martin qui craignait pourtant que, ce faisant, elle ne dépense le

pécule qui lui restait. Quand il rêve de sa mère, il la voit parfois plongeant dans une mer agitée. Elle va se noyer, c'est lui qui la secourt in extremis. «Je vais lui dire que dès que j'obtiendrai les billets, nous partirons pour la Côte d'Azur. Nous irons à Cannes, la plage est en sable fin. Ça lui fera tellement plaisir. Je n'ai pas tellement d'argent, je n'en ai pas du tout, mais elle pourra m'avancer quelques centaines de dollars, mille, deux mille peut-être. Assez en tout cas pour passer une semaine dans un petit hôtel de charme, deux étoiles, avec bain et douche. Son rêve, voir la France enfin, être dans son élément, l'eau, l'eau qu'elle a recherchée sa vie durant.» Il n'arrive pas à la voir ailleurs qu'entourée des vagues d'un lac ou d'un océan. «Quand elle est hors de l'eau, elle est toute vieille, ma chère maman. Quand elle nage, elle rajeunit de vingt ans. Je lui vendrai l'idée de ce voyage, c'est sûr. Elle m'écoutera avec ses yeux étonnés, son sourire s'agrandira. Je lui dois bien ça, elle qui a tant fait pour moi.»

Martin bifurque sur la gauche. Il est là, à cent mètres, le bungalow où finit ses jours la mère tant aimée. Pourvu qu'elle soit de retour. Il peut difficilement attendre de lui apprendre la bonne nouvelle. Si Roger fait des difficultés, on ne sait jamais, il aura au moins la satisfaction d'avoir donné à sa mère une vision du bonheur. «Si ça ne fonctionne pas, je trouverai bien une façon de la consoler.» D'ailleurs, il redeviendra un fils affectueux, il se prendra en main, il trouvera du travail, il lui remettra l'argent qu'elle lui avance depuis tant d'années. Il est temps qu'il s'assume.

La neige de la veille a laissé des plaques de glace. Martin freine trop brusquement, vient bien près de perdre le contrôle du volant. Non, mais qu'est-ce qu'on lui a prêté comme voiture? Avec sa BMW, il n'aurait pas failli emboutir la Chrysler jaune qu'un cul-terreux a mal garée. Il enlève la clé de contact, ouvre la portière et aperçoit Lucie. Son ex l'a bien vu. Ils voudraient bien s'ignorer, mais c'est impossible.

— Qu'est-ce que tu fais ici? demande-t-il en esquissant le geste de lui faire la bise.

Elle s'esquive, dit:

— J'étais chez ta mère, c'est tout.

— Qu'est-ce qu'il y a, elle est malade?

— Pas du tout. Tu sais où elle est? À la mer. Au Mexique. Elle ne revient pas avant la fin avril. La maison est vendue. Elle m'a demandé d'arroser ses plantes, voilà. Excuse-moi, je suis pressée.

Lucie actionne sa télécommande. La Chrysler jaune lui appartient. Elle s'est déjà engouffrée à l'intérieur. Martin voudrait lui demander si elle connaît l'endroit où séjourne sa mère, mais il est déjà trop tard. Le Mexique, quand même, ce n'est pas la Riviera. Elle se baignera, déjà ça de pris. Il jette un coup d'œil à la maison. Pas si mal après tout. Mais pas une résidence.